

LA BANDE DESSINEE A L'ECOLE PRIMAIRE : UN OBJET D'ENSEIGNEMENT LITTERAIRE ?

OBSERVATION CRITIQUE DE LA PLACE DE LA BANDE DESSINEE DANS LES PRATIQUES ENSEIGNANTES DES USAGERS DE L'IUFM DE BASSE-NORMANDIE

Amandine LECOCQ⁵⁵

Résumé : La bande dessinée fait partie des programmes d'enseignement du français de l'école primaire depuis longtemps. Christian Poslaniec affirme que les programmes de 2002 n'ont fait qu'entériner une approche de la lecture des œuvres déjà existante (2010). Pourtant, les prêts d'albums de bande dessinée à la Bibliothèque universitaire de l'IUFM de Basse Normandie sont très faibles. Pour comprendre et expliquer ce phénomène, une enquête a été menée auprès des professeurs des écoles, des étudiants et des formateurs de l'IUFM. Le manque de maîtrise du support semble être l'élément d'explication le plus pertinent, mais d'autres raisons sont apparues, telles que le manque d'attrait, la mauvaise réputation de la bande dessinée, la complexité de son étude, et même, le prix des albums. Cet article rend compte d'une recherche menée sous la direction de Patrick Gaumer à l'Université du Maine, dans le cadre d'un mémoire de Master professionnel de Lettres, spécialité Littérature de jeunesse, soutenu en septembre 2011.

Mots-clés : Bande dessinée, documentation, littérarité, enseignement élémentaire, programme d'enseignement.

Enseignante documentaliste à l'IUFM de Basse-Normandie, ma question de Recherche de Master 2 professionnel de Lettres, spécialité littérature de jeunesse⁵⁶, est née d'une observation faite sur mon lieu de travail. Alors que nous avons opté pour un étiquetage des œuvres de littérature pour la jeunesse conseillées par le Ministère de l'Education nationale qui viennent compléter les programmes de l'enseignement élémentaire du français en 2002, 2004 et 2007⁵⁷, le

nombre de prêts de littérature pour la jeunesse a augmenté en flèche, en ce qui concerne les albums, les contes et la poésie, mais pas le nombre de prêts de bandes dessinées. Les listes ministérielles ont pourtant toujours contenu des albums de BD⁵⁸. En 2002, la première liste, constituée pour le cycle des approfondissements ou cycle 3, comportait treize titres de bande dessinée, chiffre qui a

⁵⁵ IUFM de Saint-Lô, Professeur documentaliste

⁵⁶ Sous la direction de Patrick Gaumer.

⁵⁷ Disponibles en ligne sur Eduscol.

⁵⁸ Pour des raisons de clarté, je parlerai d'album pour évoquer l'album pour la jeunesse et de bande dessinée pour l'album de bande dessinée. Bien consciente de la diversité du genre, et qu'il existe de nombreux types de bandes dessinées, j'engloberai malgré tout cette production sous un terme au singulier, et le préciserai si besoin.

augmenté en 2004, et doublé en 2007. La même année, la liste pour le cycle des apprentissages fondamentaux ou cycle 2 est apparue, avec ses vingt et un titres.

Il existait donc un décalage entre les Instructions officielles, qu'il s'agisse des programmes de français ou des documents d'accompagnement qui contiennent les listes de littérature conseillée, et les prêts effectués par les usagers de la BU IUFM, qui sont à la fois des étudiants et formateurs de l'IUFM, mais aussi des professeurs des écoles en poste. Ce décalage a suscité ma curiosité et a fait naître des questions en ce qui concerne le genre de la bande dessinée en général, et à l'école en particulier, notamment sur les raisons d'une négligence des enseignants ou futurs enseignants en ce qui concerne la bande dessinée, genre qui paraît pourtant attractif.

Aujourd'hui, la bande dessinée est un objet culturel dont chacun connaît l'existence. De nombreux sites Internet et blogs y sont consacrés, qu'il s'agisse de sites de critiques, de passionnés, ou encore des blogs d'auteurs-graphistes. Il existe également un site de ressources pédagogiques réalisé par le Centre national de documentation pédagogique, L@BD (<http://www.labd.cndp.fr/>), qui propose une rubrique d'actualités, des ressources disciplinaires, une base de données et des bibliographies. Sur Wikipédia, la célèbre "encyclopédie" libre rédigée par les internautes, largement utilisée par les élèves (souvent pour le pire car elle est truffée d'erreurs), et au contenu très inégal, un portail

de la bande dessinée existe. Ce dernier est recensé dans les portails connexes au portail de la littérature, au même titre que le portail de la poésie, celui de la *fantasy*, celui de la science-fiction, etc. Souvent décriée, Wikipédia n'en est pas moins utilisée par les internautes, et largement référencée par le moteur de recherche Google. La présence de ces sujets sur Wikipédia traduit un engouement et une popularité certaine. Le contenu de ces articles en ligne est discutable, mais leur nombre est assez impressionnant. De même, le nombre de blogs montre un certain attrait pour le genre, notamment du côté des créateurs, qui trouvent là une vitrine où exprimer leurs talents, dont la consécration est la publication sur papier. L'on retrouve dans ces blogs l'idée d'une publication périodique telle qu'elle est organisée dans les magazines BD.

Populaire et accessible au plus grand nombre, la bande dessinée est-elle, en général, un genre reconnu ? Thierry Crépin et Jean-Paul Gabilliet, historiens, affirment qu'« *on n'a plus, à l'aube du XXI^e siècle à débiter une contribution universitaire portant sur l'étude de la bande dessinée par un long préliminaire autojustificatif expliquant pourquoi les petits miquets ont leur place dans les débats des sociétés savantes.* » (Crépin et Gabillet, 2008, p.181-182). Si le milieu universitaire ne demande plus de justification, ce n'est pas le cas dans tous les milieux. En bibliothèque municipale, emprunter contes et romans médiévaux avec une carte professionnelle ne pose aucun problème. En revanche, quand il s'agit de bandes dessinées, les bibliothécaires signifient au lecteur qu'il

devrait prendre un abonnement personnel pour ses lectures de loisir, l'abonnement professionnel étant réservé au travail pédagogique ou de recherche. L'information donnée par cette anecdote personnelle semble confirmée par un ouvrage de Thierry Groensteen qui s'intéresse au capital culturel symbolique de cet « objet culturel non identifié » : « *La vérité, c'est que [...] la bande dessinée n'a pas forcé les portes de la « Grande culture ». [...] L'expression de « neuvième art » qui s'est peu à peu répandue pour la désigner, ne reflète donc nullement une position acquise.* » (Groensteen, 2006, p. 8). L'auteur estime que la reconnaissance culturelle de la bande dessinée n'est qu'un trompe l'œil, au regard de son expérience professionnelle d'enseignant mais également de directeur du Musée de la bande dessinée d'Angoulême. Les raisons de cette fausse reconnaissance seraient liées à la fois à l'ambiguïté constitutive du média, mais aussi aux volontés politiques successives qui ont mené à une « *marginalisation de l'enseignement de la bande dessinée* », même au cœur de la capitale du Neuvième art, et au sein des écoles d'Art (Groensteen, *op. cit.*, p.137). Curieusement, dix ans avant la publication du livre de Thierry Groensteen, un numéro de *TDC* dédié à la bande dessinée se félicitait de la reconnaissance du genre comme art graphique, depuis la grande exposition du Musée des Arts décoratifs de Paris, consacrée à un genre jusqu'à déprécié. L'auteur évoque même un « *enseignement spécifique* » réservé peu à peu à la bande dessinée (Montrémy, 1996, p.8). Ce décalage illustre les modifications des orientations de la politique culturelle et leurs conséquences néfastes pour

la bande dessinée, que Thierry Groensteen développe dans son livre, notamment la répartition aléatoire des subventions du Ministère de la Culture pour le développement de la bande dessinée, l'hostilité envers les sections de bande dessinée dans les écoles d'art, ou encore des relations tendues entre le Centre national de la bande dessinée et le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême (Groensteen, *op. cit.*, « Bulles d'état »).

Malgré un manque de reconnaissance culturelle, la bande dessinée, objet mêlant littérature et art graphique peut être source d'apprentissage. L'existence d'une partie consacrée à la bande dessinée dans la liste de littérature conseillée par le Ministère de l'Éducation nationale pour l'école primaire lui donne la même légitimité pédagogique qu'aux romans, aux albums, à la poésie et au théâtre pour la jeunesse. Pourtant, d'après cette recherche, l'aspect pédagogique de la bande dessinée n'est pas une évidence pour les enseignants eux-mêmes. Afin de déterminer quel rapport les usagers de l'IUFM entretiennent avec la bande dessinée et surtout quelle place est réellement faite à ce genre à l'école, cette recherche se base à la fois sur une enquête menée auprès de ces usagers (professeurs des écoles, étudiants et formateurs de l'IUFM) et sur une recension de la documentation pédagogique existant sur le sujet à la BU IUFM.

Si le corpus de bande-dessinée proposé était déjà existant dans les documents d'accompagnement du Ministère de

l'Education nationale (les quarante huit bandes dessinées des listes de littérature conseillée), il m'a, en revanche, été très difficile de trouver des séances à observer en classe, malgré une recherche active sur deux départements, la sollicitation de membres des inspections académiques et de divers enseignants. Je suis finalement parvenue à observer une étudiante en deuxième année de Master professionnel « Métiers de l'Education, de l'Enseignement et de la Formation », qui profitait d'un stage auprès d'une classe de CM2 pour mettre en place une séquence sur la bande dessinée. Cette observation en classe a été complétée par quelques articles relatant des expériences pédagogiques. Cette difficulté dans mes recherches m'a semblée révélatrice et l'enquête réalisée a permis de confirmer cette première indication : la bande dessinée en classe est loin d'être une évidence.

Les différentes questions soulevées à la fois par la présence de la bande dessinée dans les programmes en tant que genre littéraire, et par le constat d'un faible taux de prêt de ce genre au centre documentaire de l'IUFM, m'ont conduite à un plan en trois parties. La première, consacrée à la documentation, fait un état des documents existants sur la bande dessinée à la BU IUFM, et plus particulièrement dans le cadre pédagogique. La deuxième se penche sur les résultats de l'enquête menée auprès des usagers afin de déterminer ce qui les freine dans la construction d'un enseignement sur la bande dessinée. Enfin, la littérarité de la bande dessinée est interrogée.

1. Documentation sur la bande dessinée à disposition des enseignants

Cette première partie lie mon sujet, tourné vers l'enseignement primaire, à ma pratique professionnelle actuelle. Elle m'a menée à prendre la place d'un usager, c'est-à-dire à devoir trier dans la masse de résultats de ma recherche documentaire, et à sélectionner ce qui pourrait être utile pour élaborer un travail en classe : travaux universitaires, ouvrages destinés aux enseignants ou au grand public, et les documents officiels fournis par le Ministère de l'Education nationale.

Au niveau universitaire, les thèses de Georges Farid (1985), Jacques Tramson (1993) ou Olivier Terrades (1995) abordent la bande dessinée sous des angles différents et ouvrent des perspectives intéressantes. En effet, si les travaux de Farid et de Terrades observent la bande dessinée en tant que support d'apprentissage pour les enfants, avec un côté « utilitaire » que l'on retrouve dans de nombreux travaux sur cet objet, Tramson propose des outils d'analyse littéraire de la bande dessinée, sans aborder l'utilité pédagogique de tels outils. Hormis les thèses, les travaux de Benoît Peeters (2003), Thierry Groensteen (2006) ou Harry Morgan (2003) méritent d'être cités.

Ces travaux de recherche universitaire française montrent peut-être certaines lacunes dans l'étude du potentiel didactique et littéraire de la bande dessinée, mais ils posent des jalons intéressants pour aller vers le genre de travail qu'il manque aux enseignants pour consolider leur enseignement. Pour une auto-formation à la lecture de la bande dessinée, les travaux de Will Eisner (1985-1986) et Scott McCloud (1993) sont incontournables. Le

premier tome des travaux de Will Eisner, *L'art séquentiel*, a connu plus de trente réimpressions depuis sa parution en 1985. Il s'appuie très concrètement sur des extraits de bandes dessinées pour en démontrer le fonctionnement, explicitant les mécanismes de sa conception, ainsi que ceux de sa lecture. Quant à Scott McCloud, il parvient, dans son essai intitulé *L'art invisible*, publié en 1993, à aborder et rendre limpides des concepts assez abstraits, en quelques mots, et surtout en quelques dessins, puisque son remarquable essai est entièrement réalisé sous la forme d'une bande dessinée (McCloud, 1993).

En 1995, Olivier Terrades soulignait la nécessité d'effectuer une sélection des bandes dessinées utilisées pour l'enseignement. Lui-même conseillait l'utilisation de bandes dessinées aux héros à la notoriété établie, pour faire adhérer parents d'élèves et enseignants récalcitrants (Terrades, 1995). Christian Poslaniec, écrivain spécialiste de la littérature pour la jeunesse et chercheur à l'Institut français d'éducation (IFE)⁵⁹, rappelle que les listes de littérature pour la jeunesse parues à partir de 2002 n'étaient qu'une formalisation des pratiques des enseignants, et que la littérature de jeunesse à l'école n'est pas une nouveauté puisqu'elle y fut introduite dans les années 1990, bandes dessinées incluses (Poslaniec, 2010). Ces listes répondent donc à un besoin de justifier ses choix en matière de bande dessinée à l'école. Joëlle Thébault affirme que « *le ministère de*

l'Éducation nationale a donné au genre [de la bande dessinée] un autre statut : il reconnaît la qualité de nombreux titres et leur intérêt pour les élèves. » (2010, p.41). Selon ce professeur d'IUFM honoraire, la fonction des listes ministérielles est de faire émerger des critères de qualité et de permettre la construction d'une culture commune.

A contrario de l'augmentation continue des titres de bande dessinée dans les documents d'accompagnement, les programmes de 2008 se sont faits plus discrets sur le rôle du genre dans l'enseignement du français. Cependant, le programme de cycle 3 préconise la lecture intégrale d'œuvres de la liste : « *Chaque année, les élèves lisent intégralement des ouvrages relevant de divers genres et appartenant aux classiques de l'enfance et à la bibliographie de littérature de jeunesse que le ministère de l'éducation nationale publie régulièrement* », et ce depuis la parution de la première liste en 2002 où il était indiqué que « *les textes lus au cycle 3 sont choisis parmi ceux qui sont répertoriés dans la bibliographie publiée avec les textes d'application.* » Si le programme de 2002 impose son corpus, celui de 2008 laisse les enseignants libres de choisir entre des « *classiques de l'enfance* » et « *une bibliographie [...] que le ministère [...] publie régulièrement.* » Le pendant à la liste étant plutôt vague, il n'est guère étonnant que certains enseignants préfèrent se référer à une bibliographie approuvée par le Ministère. Pour autant, la lecture de la bande dessinée ne semble pas imposée, les enseignants sont libres de leurs choix à l'intérieur des listes.

⁵⁹ Anciennement Institut national de recherche pédagogique (INRP).

Enfin, les documents pédagogiques concernant la bande dessinée ne sont pas inexistantes. Des collections d'excellente qualité existent, telles que « La BD de case en classe », publiée par le Centre national de documentation pédagogique (CNDP), et associée à un site internet : L@BD (www.labd.cndp.fr). La collection et le site du CNDP, ainsi que le site de la collection « Mille bulles », publiée par l'école des loisirs (<http://www.millebulles.com/ens/enseignants.php>), sont des ressources précieuses car ils cherchent à répondre aux attentes de soutien pédagogique des enseignants qui hésiteraient encore à aborder la bande dessinée en classe. Ils ne se limitent pas à l'exploration des bandes dessinées conseillées par le Ministère de l'Education nationale, mais en proposent quelques autres.

Il est parfois difficile de distinguer une bande dessinée pour la jeunesse d'une bande dessinée pour les adultes. La plupart des bandes dessinées du *corpus* d'œuvres conseillées proposent différents niveaux de lecture et peuvent être lues par des lecteurs d'âge et de capacités très différentes. Pour se construire une culture de la bande dessinée et élaborer son enseignement, les enseignants peuvent s'appuyer sur une documentation relativement variée et abondante, produite aussi bien par des professionnels de la bande dessinée, que par des chercheurs, des éditeurs ou encore des pédagogues. La partie suivante permet de déterminer si les enseignants connaissent et utilisent ces outils mis à leur disposition.

2. Des enseignants interrogés sur la bande dessinée

La deuxième partie de cet article s'intéresse à la relation des usagers de l'IUFM à la B.D. Elle analyse des statistiques de prêt à la BU de l'Institut Universitaire de Formation des maîtres (IUFM) de Basse Normandie, mais aussi les résultats de l'enquête que j'ai menée, pour dégager ce qui fait défaut dans cette relation. Enfin, l'observation de séances permet de constater ce que les enseignants, qui se lancent dans l'enseignement de, avec, ou par la bande dessinée, font de cet objet.

Les statistiques portent sur un centre départemental d'IUFM. Les usagers de ce centre sont pour la majorité des formateurs, des professeurs des écoles, et des étudiants qui se destinent au professorat des écoles. En 2009-2010, les statistiques de ce centre montrent une très faible proportion de bandes dessinées dans le centre (3% du fonds total de littérature pour la jeunesse). Ce chiffre descend encore si l'on se rapporte au fonds global de l'IUFM : moins de 2% des livres de littérature de jeunesse de l'IUFM-témoin sont des bandes dessinées. Les statistiques de prêt du centre départemental montrent un grand écart entre les prêts d'album de littérature pour la jeunesse : les BD représentaient 4% du total des prêts sur 2009-2010 contre 53% pour les albums ! Les chiffres disponibles indiquent que les prêts de bande dessinée sont variés en ce qui concerne les titres (ce ne sont pas toujours les mêmes titres qui sortent du centre documentaire), mais aussi qu'ils sont

négligeables en nombre par rapport à ceux des albums ou romans pour la jeunesse. Les usagers de ce centre privilégient une exploitation pédagogique d'albums, de romans et de contes, à celle de bandes dessinées pour la jeunesse. L'enquête permet d'éclairer les raisons des choix de ces enseignants ou futurs enseignants.

De fin 2010 à début 2011, des questionnaires ont été distribués aux usagers de l'Institut Universitaire de Formation des maîtres de Basse Normandie, constitués de divers acteurs du système éducatif, mais aussi à quelques professeurs des écoles issus de différentes régions de France. Au total, vingt-deux questionnaires exploitables ont été recueillis, renseignés par six formateurs d'IUFM, un enseignant d'université, huit professeurs des écoles, conseillers pédagogiques ou Instituteurs maîtres formateurs, et sept étudiants d'IUFM (en Master 1 ou 2 métiers de l'éducation, de l'enseignement et de la formation). Le questionnaire comporte deux parties : l'une traitant des habitudes de lecture personnelle des personnes interrogées en ce qui concerne la bande dessinée pour adultes et la bande dessinée pour enfants, et l'autre traitant de leurs pratiques de classe avec la bande dessinée.

Un tiers des personnes interrogées ne lisent jamais de bande dessinée pour adultes, mais 77% de ces enseignants déclarent lire, parfois ou souvent, de la bande dessinée à destination des enfants. Pourtant, dix-huit

personnes interrogées sur vingt-deux estiment connaître très peu ou pas du tout le genre. Il est vrai que lire des albums de bande dessinée ne signifie pas connaître l'histoire du genre, ses rouages ou ses principaux auteurs. Cependant cette réponse peut aussi indiquer un manque de confiance des enseignants en leurs capacités à analyser la bande dessinée, et par conséquent à s'en servir en classe. En effet, 68% d'entre eux déclarent dans la deuxième partie de l'enquête, ne pas travailler en classe avec ce medium.

L'enquête aborde également les événements littéraires consacrés à la bande dessinée : les événements cités le sont de façon vague (par exemple, « Prix à Blois » pour évoquer le « Bdboum », festival de la bande dessinée à Blois, ou encore « Salon du livre » sans plus d'indication), et aucune visite de salon de la BD avec des élèves n'est évoquée. Quand le support est exploité en classe, il ne s'agit pas toujours des ouvrages conseillés par le Ministère. L'enquête montre une connaissance limitée de la liste par les enseignants, ou des confusions entre les différentes rubriques (entre albums et bandes dessinées notamment). D'ailleurs, 82% des enseignants interrogés estiment mal connaître la liste de bandes dessinées du Ministère.

L'absence de certains classiques dans cette liste, comme les séries *Les Aventures de Tintin et Milou* de Hergé, et *Astérix le Gaulois* de Goscinny et Uderzo, mène à s'interroger sur leur légitimité pédagogique : « *Je voudrais travailler sur Tintin, Astérix. Sont-ce des bons*

choix ? » s'interroge l'un des professeurs des écoles ayant répondu à l'enquête. Cette absence peut pousser le lecteur à douter de la légitimité de la liste et à réfléchir à de possibles améliorations à y apporter. 9% des personnes interrogées estiment que cette liste serait à revoir : « *La liste serait à compléter, je ne crois pas qu'il y ait Tintin dedans et c'est une BD qui fait partie de la culture BD, c'est à connaître.* » affirme une étudiante en Master 2 à l'IUFM. En effet, cette série belge est un classique très célèbre de la bande dessinée, dont la popularité ne faiblit pas, plus de quatre-vingts ans après la sortie du controversé *Tintin au pays des Soviets*. L'adaptation cinématographique du *Secret de la Licorne* par Steven Spielberg, sorti dans les salles en octobre 2011, prouve cette popularité, et pourrait d'ailleurs mener les enseignants à faire découvrir l'œuvre papier à leurs jeunes élèves. L'on peut s'interroger sur ces absences criantes dans les listes : ces séries ont-elles souffert de leur popularité trop grande ? Les sélectionneurs ont-ils estimé qu'il fallait faire découvrir des bandes dessinées moins connues aux élèves ? Fort heureusement, les listes n'étant pas imposées, les enseignants sont libres de travailler ou non sur ces « classiques » en classe.

Les enseignants qui ne travaillent pas avec le médium bande dessinée déclarent pour plus de la moitié « *être plus à l'aise avec d'autres formes de littérature pour la jeunesse telles que l'album, le roman, le conte.* » Huit personnes sur vingt-deux déclarent manquer de formation dans ce domaine, tandis que 32% ne s'intéressent tout simplement pas à la bande dessinée. Seule une personne

interrogée déclare avoir suivi deux formations sur le sujet, lors d'un stage d'arts visuels, donc une formation sans doute plus artistique que littéraire, et en formation initiale, sur une méthode de lecture Boule et Bill (chez Magnard), autrement dit, ce n'était pas une formation littéraire sur la bande dessinée *Boule et Bill* à proprement parler. Les autres personnes interrogées n'ont pas répondu à cette question (trois sur vingt-deux) ou ont répondu ne jamais avoir eu de formation sur la bande dessinée.

Robert Briatte, rédacteur en chef de *Lire au collège*, fait le point sur la situation de la formation à la bande dessinée en ces termes : « *La difficulté consiste en ce que la syntaxe de la bande dessinée – à la différence du cinéma – ne s'enseigne pas encore à l'université, ou alors trop rarement, ou bien encore de manière subalterne* » (2010, p.42). A l'IUFM, la préférence semble aller à la formation sur l'album de littérature pour la jeunesse. Les formateurs, ayant peut-être eux-mêmes souffert d'un manque de formation dans le domaine de la bande dessinée, préfèrent enseigner à leurs étudiants ou stagiaires ce qu'ils maîtrisent le mieux. De même, ces étudiants ou stagiaires, formés pour travailler avec l'album, se sentent plus à l'aise dans l'étude de ce support avec leurs élèves. En effet, 36% des personnes interrogées ont déclaré manquer de formation dans ce domaine, 32% ont affirmé ne pas s'intéresser à la bande dessinée et mal la connaître, et 59% ont répondu être plus à l'aise avec d'autres formes de littérature pour

la jeunesse telles que l'album, le roman ou le conte.

Le manque de formation à la bande dessinée, qui ne se limite pas à l'IUFM de Basse Normandie, mais s'étend à toute la France, comme le montre Thierry Groensteen dans son ouvrage déjà cité précédemment, explique sans doute, en partie, la réticence des enseignants à travailler avec la bande dessinée en classe. Ceci montre l'importance des objets abordés à l'IUFM : si un objet y est moins abordé, se forme un cercle vicieux de non formation. Ce constat explique pourquoi, malgré des instructions officielles qui font une place non négligeable à la bande dessinée, un jeune formateur d'IUFM peut avoir traversé toute sa scolarité (même en parcours littéraire), sans avoir jamais fait l'analyse littéraire d'une bande dessinée, que ce soit dans l'enseignement primaire, secondaire ou supérieur, et se trouver plutôt démuné pour l'aborder à son tour en formation avec les étudiants. Pour illustrer ce manque général, il est intéressant de remarquer que, dans la première année du Master littérature pour la jeunesse de l'Université du Maine, aucun cours n'est consacré à cette forme. Le cours de deuxième année est dispensé non par un enseignant de l'Université, mais par un formateur associé, Patrick Gaumer, auteur de bandes dessinées et de dictionnaires de la bande dessinée, autrement dit un passionné du genre. Robert Briatte poursuit ainsi son état des lieux : « *La culture personnelle de l'enseignant, son appétence pour le genre, sa connivence avec tel ou tel héros : voilà bien les moyens de faire passer dans une classe entière, en ce domaine comme en d'autres, le*

frisson de la découverte. » (*ibid.*, p.42). Autrement dit, sans intérêt particulier pour le genre, un enseignant aura tendance à mettre cette forme de côté, malgré l'existence d'une liste de bandes dessinées et l'incitation des programmes à étudier tous les genres.

Dans une partie libre du questionnaire (« autres remarques »), les personnes interrogées qui n'enseignent pas la lecture de la bande dessinée évoquent d'autres causes, qui sont le prix élevé par rapport à un roman, et la difficulté de lecture de la bande dessinée. Ces arguments peuvent être assez vite démontés, dans la mesure où les éditeurs ne se cantonnent pas au format classique de la bande dessinée (Daures, 2011), et sortent des sentiers battus en proposant des albums à prix réduits⁶⁰ ou encore des albums permettant une initiation à la bande dessinée si elle est trop difficile à lire pour les plus jeunes⁶¹.

L'enquête m'a donné un bon aperçu de la situation, complétée par l'observation de la stagiaire M2. Le but de la séquence, menée par l'étudiante auprès d'élèves de CM2, était une production d'écrits (écriture d'un dialogue notamment) et la réalisation d'une planche de B.D. par chaque élève. Il est ressorti de cette

⁶⁰ Par exemple, « Mille bulles » de l'Ecole des loisirs propose de petits albums à 5.90€, avec des titres issus des listes.

⁶¹ Par exemple, la collection « La bande des petits », éditée par le Seuil jeunesse a imaginé un format un peu différent de celui de la bande dessinée « traditionnelle », plus large que haut, permettant d'organiser les pages avec trois vignettes maximum par page, et parfois seulement une.

observation que, si quelques planches de bande dessinée ont été montrées aux élèves, aucune lecture littéraire d'œuvre n'a été proposée. A la lecture de rapports de projets ou de séquences que l'on peut trouver dans certaines revues pédagogiques telles que les *Cahiers pédagogiques* (Carlot, 2006), *Le Nouvel Educateur* (Jullian, 1998) ou encore le site de « Milles bulles » (Fleurat, 2010), il semble que cette utilisation de la bande dessinée comme outil ou comme prétexte à autre chose soit fréquente, et que la lecture littéraire de bande dessinée ne soit pas encore très développée dans les pratiques des enseignants. Pourtant, Benoît Mouchart, auteur et directeur artistique chargé de la programmation culturelle du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, affirme que « *plonger dans une bande dessinée est un acte de lecture, qui engage le lecteur à décoder les signes d'une image avec une attention aussi grande que lui réclame le décryptage d'un texte.* » (2010, p.124). Un enseignement est indispensable pour mener ce décodage vers une vraie lecture littéraire, et vers une lecture adaptée à la narration spécifique de la bande dessinée : « *Le déchiffrement de ses codes, l'originalité de ses montages, la prise de conscience du fait qu'elle met en œuvre des systèmes de narration complexes, tout comme peuvent être complexes les données qu'elle est capable d'aborder, nous obligent à prendre conscience qu'il faut apprendre à lire la B.D. : mais, parce qu'elle raconte « autrement » que le récit textuel, il faut admettre de la lire autrement, ne serait-ce que du fait de la variété des rapports texte/image qu'elle propose.* » (Tramson, 1993, p.298). Si lire un roman s'apprend, avec

ses codes propres, il ne peut en être autrement de la lecture d'une bande dessinée. Pourtant, tous les enseignants ne semblent pas considérer la bande dessinée comme objet d'apprentissage littéraire, soit qu'ils l'utilisent pour enseigner autre chose que la lecture littéraire, soit qu'ils ne l'enseignent pas du tout. A ce point de la réflexion sur la bande dessinée à l'école, il semble important de chercher, hormis sa présence dans les listes ministérielles de littérature conseillée, ce qui fait de la bande dessinée un objet littéraire.

Ce qui nous mène à une troisième partie consacrée aux relations entre bande dessinée et littérature. Il s'agit à la fois d'une sous question à la grande question de la littérarité des livres pour enfants (voir notamment Ferrier, 2009), et à la fois d'une question qui touche au statut de la bande dessinée dans la littérature générale.

3. Littérarité de la bande dessinée

Dans son texte consacré aux idées reçues sur la bande dessinée, Benoît Mouchart (2010) explique que le texte a longtemps été considéré comme prééminent, notamment sur l'image, à cause d'une défiance de la culture occidentale, et française, envers celle-ci. Désormais, les images ont leur place dans la vie intellectuelle, et à l'école. La littérature est bien sûr toujours présente à l'école, et l'on étudie parfois l'image dans le même contexte que la littérature, celui du cours de français. Concernant la bande dessinée, étant un « objet livre », elle s'est

trouvée presque naturellement liée à la discipline littéraire, intégrée aux listes ministérielles de littérature. Pourtant, si la bande dessinée est un objet livre, son contenu est loin de ressembler à celui d'un livre de littérature traditionnelle. La littérarité de son contenu peut poser question, d'autant que la bande dessinée a longtemps été accusée d'être vulgaire et émaillée de fautes d'orthographe. Le récit graphique, loin de faire l'unanimité, a donc souffert à la fois d'une méfiance envers l'image, et d'une réputation de mauvaise qualité du texte. Il s'agissait de mettre les enfants à l'abri de cette mauvaise influence, et de ne surtout pas lui faire passer les portes de l'école. C'est dans ce but que la loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse a été promulguée. Cette loi rétrograde visait principalement les productions étrangères, mais elle a affecté toute la production éditoriale. La bande dessinée pour la jeunesse souffre à la fois de ce passé méfiant et négatif, qui l'a notamment empêchée d'accéder à la « *Grande culture* » (Groensteen, 2006, p.8), et de son appartenance à la littérature pour la jeunesse, qui souffre toujours de la publication d'œuvres de mauvaise qualité. La bande dessinée doit se battre pour sa reconnaissance culturelle, mais aussi prouver sa légitimité littéraire.

Bertrand Ferrier analyse ce qui fait la littérarité des romans pour la jeunesse : « [...]un, il existe des marqueurs de littérarité, internes et externes au texte ; deux, certains de ces marqueurs sont spécifiques à la production de fiction destinée à la jeunesse, et trois, il existe un corpus pour les jeunes

lecteurs cohérent et suffisamment nourri de littérarité [...] » (2009, p.16). Dans le contexte de notre recherche, les marqueurs de littérarité internes de la bande dessinée m'intéressent particulièrement, puisque ce sont ces marqueurs qui pourraient, qui devraient, qui sont peut-être, exploités en classe, dans le cadre du cours de littérature. Ces marqueurs justifieraient également de manière « scientifique » la présence de bandes dessinées dans les listes de littérature pour les cycles 2 et 3. Le chercheur propose comme marqueurs internes de littérarité des romans pour la jeunesse : le vocabulaire, la syntaxe et les « niveaux de langue ». Ces marqueurs peuvent être observés dans la bande dessinée, en liaison avec des marqueurs plus spécifiques à la narration graphique, ces derniers restant à déterminer. Jacques Tramson (1993) a justement cherché à décoder il y a presque vingt ans, les éléments littéraires de la bande dessinée, en montrant l'utilisation que les auteurs font, consciemment ou non, des figures rhétoriques de la littérature dans leurs œuvres, et qui s'expriment à la fois dans les images et le texte, et même, les figures rhétoriques qu'ils inventent, et qui semblent spécifiques au genre. Quant aux marqueurs externes de littérarité, celui qui semble essentiel est la réception, autrement dit la façon dont le lecteur et la société reçoivent, perçoivent et considèrent une œuvre (Molinié, 1998).

La réception de la bande dessinée par les enseignants a déjà été interrogée plus haut, et plus spécifiquement celle de la bande dessinée pour la jeunesse. Cependant, il est intéressant également d'observer la place qui

est faite à cet objet dans la vie littéraire (festivals, salons, prix littéraires, presse professionnelle), place qui témoigne de la « culturisation » ou « littérisation » de l'objet bande dessinée. Suite à l'observation de ce marqueur externe, je me suis penchée sur certains marqueurs internes de littérarité de la bande dessinée, à savoir les références intertextuelles et transmédias (et non les adaptations d'œuvres littéraires, sujet déjà largement traité auparavant), ainsi que les langages (textuels ou graphiques) présents dans les bandes dessinées des listes ministérielles. J'ai pu constater, d'une part, un véritable fossé entre les différentes bandes dessinées proposées par les listes ministérielles, et, d'autre part, la complexité du choix qui s'offre aux enseignants, dans la production massive de bande dessinée, entre les adaptations, les romans graphiques, les bandes dessinées traditionnelles, les bandes dessinées expérimentales, les mangas... Les capacités de lecture pouvant varier d'un élève à l'autre ou d'une classe à l'autre, choisir la bande dessinée adaptée relève surtout de la compétence de chaque enseignant. Après avoir choisi, il s'agit de faire émerger le potentiel littéraire des albums de bande dessinée, notamment grâce aux aides pédagogiques présentées en première partie, dans le but d'initier les élèves de l'école primaire à la richesse de ce support, de la même façon qu'ils sont initiés à la richesse littéraire et esthétique des romans, des albums, des contes, de la poésie et des pièces de théâtre. La bande dessinée pour enfants offre des perspectives de travail intéressantes en littérature comparée, ou de mise en réseau pour reprendre le vocabulaire spécifique à

l'enseignement élémentaire. Faire du lien entre les différentes formes de littérature qui s'offrent à eux est sans doute, pour les élèves, une manière de commencer à construire leur culture littéraire.

Pour conclure, mon travail n'a pas apporté de réponses précises aux questions telles que « La bande dessinée est-elle littérature ? », « Est-ce que cet objet livre peut être classé avec les autres ? », ou encore « Est-ce que ce n'est pas la réduire que de l'analyser sous l'angle de la littérature ? ». Par conséquent, j'en reviens à une autre question qui est celle de la pertinence de ces listes de littérature conseillée et de la présence de la bande dessinée dans ces listes. L'intention semblait bonne, mais les résultats en classe sont presque inexistantes ou peu probants. Il s'agirait donc de redéfinir ce que l'on veut apprendre aux élèves sur la bande dessinée, et dans quel cadre. En ce qui concerne le corpus d'œuvres, il est varié et ne se cantonne pas au format classique défini récemment par Pierre Laurent-Daures dans la *Revue des livres pour enfants* (Daures, 2011). Il est donc intéressant de s'y référer, à condition de ne pas s'y enfermer. D'autre part, on pourrait également questionner la pertinence de l'intégration (forcée ?) de la bande dessinée à l'enseignement de la littérature, car elle n'entre manifestement pas dans les bornes de la littérature et mériterait d'être considérée comme un art autonome (McCloud, 2007).

De ce travail sur la bande dessinée, il ressort qu'un texte officiel et quelques documents pédagogiques ne suffisent pas à

un enseignant pour construire une séquence d'enseignement. Le rôle de la formation et de l'analyse des pratiques est essentiel, notamment pour les professeurs des écoles qui doivent être polyvalents. Et cette remarque ne s'arrête évidemment pas à l'enseignement de la BD.

L'enseignement élémentaire me semble le cadre idéal pour aborder cet art « à part » qu'est la bande dessinée, dans la mesure où l'orientation actuelle de l'école primaire, d'après ce que je peux observer à l'IUFM, est justement de travailler par projets pluridisciplinaires et dans la mesure où les professeurs des écoles doivent être « polyvalents ». Ce brassage des savoirs, qui ne se retrouve plus du tout dans la suite du parcours scolaire, du fait de la séparation des savoirs en champs disciplinaires, du collège à l'université, est probablement le meilleur moment pour construire, dans ses spécificités et ses richesses propres, une culture de la bande dessinée nécessaire à une lecture experte du genre. Les listes ministérielles ne sont pas un carcan rigide, et doivent être dépassées par les enseignants, à la fois pour leur propre culture de la bande dessinée, et pour ouvrir de nouveaux horizons à leurs élèves grâce à l'apprentissage de la lecture d'une nouvelle forme de narration. Découvrir ou redécouvrir les classiques de la bande dessinée, en faire des objets de littérature comparée ou de médias comparés. L'analyse des transformations, d'un conte à une bande dessinée, d'une bande dessinée à un film, peut être très formateur pour les élèves qui prendront ainsi très tôt l'habitude de ne pas

assimiler les médias les uns aux autres, et de voir plus loin que les produits dérivés de leur histoire préférée, afin d'être des consommateurs de culture plus critiques et plus exigeants que ce vers quoi les entraîne la consommation de masse. Dans un monde fait de médias et d'images, la maîtrise de la lecture de bandes dessinées est, sans aucun doute, une compétence requise et enrichissante. Il y aurait donc tout à gagner, pour les formateurs, les enseignants du primaire, et, enfin, pour les élèves, à mettre en place une formation dynamique de la bande dessinée, avec et au-delà des instructions officielles, et à l'aide d'une recherche universitaire et d'une documentation pédagogique, riches mais peu connues. Mettre en valeur cette documentation et proposer des formations de qualité au niveau des IUFM et des cursus de Sciences de l'Education, enclencherait un cercle vertueux d'enseignement sur et par la bande dessinée, des formateurs aux enseignants, et des enseignants aux élèves. Les professeurs des écoles, une fois initiés à la bande dessinée, seront sans doute plus volontaires et plus aptes à faire découvrir cette forme à leurs élèves, notamment dans son aspect littéraire, mais aussi sous toutes ses facettes, dans le but de construire une culture commune de la bande dessinée.

REFERENCES

- Briatte, R. (2010). Les critères de sélection des bandes dessinées au collège. *L'Ecole des lettres collèges*, n° 7, pp. 41-42.
- Carlot, P.-Y. (2006). Du roman à la bande dessinée. *Cahiers pédagogiques*, n° 447, pp. 65-67.
- Crépin, T., Gabilliet, J.-P. (2008). Ecrire l'histoire culturelle de la bande dessinée : comparaison francoaméricaine. In Delporte, C., Gervereau, L., Maréchal, D. (Ed.), *Quelle est la place des images en histoire ?* (pp. 181-192). Paris: Nouveau monde éditions.
- Daures, P.-L. (2011). La naissance d'une forme classique en bande dessinée. *La Revue des livres pour enfants*, n°259, pp.115-122.
- Eisner, W. (2009). *Les Clés de la Bande Dessinée. 1. L'art séquentiel*. Paris: Delcourt. (A. Clare, trad.1985).
- Farid, G. (1985). *Analyse lexicale, syntaxique et textuelle de récits d'enfants de 11-12 ans à partir d'une bande dessinée* (F. François, dir.). Université Paris V René Descartes.
- Ferrier, B. (2009). *Tout n'est pas littérature ! La littérarité à l'épreuve des romans pour la jeunesse*. Presses universitaires de Rennes.
- Fleurat, B. (2010). Comment lire des BD à l'école ? Que faire avec des BD en classe ? En ligne <http://www.millebulles.com>, consulté en janvier 2011.
- Groensteen, T. (2006). *Un objet culturel non identifié : la bande dessinée*. Mouthiers-sur-Boëme (Charente) : Editions de l'An 2.
- Jullian, M.-A., Joffart A. (1998). Un journal en BD. *Le Nouvel Educateur*, n°97, pp. 26-28.
- McCloud, S., *L'art invisible*. Paris : Delcourt. (D. Petitfaux, trad.1993).
- Ministère de l'Education nationale (2008, 19 juin). Horaires et programmes d'enseignement de l'école primaire. *Bulletin officiel*, hors série n°3.
- Ministère de l'Education nationale (2002, 14 février). Horaires et programmes d'enseignement de l'école primaire. *Bulletin officiel*, hors série n°1.
- Molinié, G. (1998) *Sémiostylistique. L'effet de l'art*. Paris : PUF.
- Montrémy (de), J.-M. (1996). La bande dessinée. Le temps des bulles. *TDC textes et documents pour la classe*, n°708.
- Morgan, H. (2003). *Principes des littératures dessinées*. Mouthiers-sur-Boëme (Charente) : Editions de l'An 2.

Mouchart, B. (2010). *La bande dessinée*. Paris : Le Cavalier bleu.

Peeters, B. (2003). *Lire la bande dessinée*, Paris : Flammarion.

Poslaniec, C. (2010). La place de la bande dessinée dans les programmes scolaires. *L'Ecole des lettres collèges*, n°7, pp.27-34.

Terrades, O. (1995). *La bande dessinée comme outil de formation, d'information et de communication. A propos d'une étude sur neuf classes de CM2 à l'école primaire de Villeneuve les Maguelone* (A. Mucchielli, dir.). Université Paul Valéry Montpellier III.

Thébault, J. (2010). Quelle place pour la BD à l'école et au collège ? *L'Ecole des lettres collèges*, n°7, p p.35-40.

Tramson, J. (1993). *La bande dessinée, une nouvelle approche du discours littéraire* (J. Perrot, dir.). Université Paris XIII.